

Chronique de la répression dans un village d'Amdo

Notre correspondante raconte la répression des Tibétains par les autorités chinoises dans un village de la région d'Amdo, dans la province du Sichuan, à la frontière du Tibet. Tous les faits relatés sont exacts. Ils se déroulent du 15 au 30 mars. Seul le nom de l'auteur a été changé, pour des raisons de sécurité que les lecteurs comprendront.

LANGMUSI, province du Sichuan, village tibétain idyllique à 3.000 mètres d'altitude, 2.000 habitants d'origines diverses. D'habitude, les Tibétains font leurs courses chez les Hans (Chinois) et mangent leurs nouilles chez les Huis (musulmans). Mais l'harmonie n'est qu'apparente. Une rancœur longtemps étouffée vient d'éclater, révélant que le temps n'avait rien effacé des blessures du passé, que la convivialité n'était en réalité que contrainte.

Comme partout sur le haut-plateau tibétain, tout a commencé par une manifestation de moines. Le samedi 15 mars à 16 heures, ils sortent dans la rue en soutien au mouvement de Lhasa. Les militaires chinois les attendent aux portes du village, prêts à éteindre la moindre étincelle de rébellion. Mais les manifestants ne cherchent pas tant à défier le pouvoir qu'à proclamer leur appartenance à l'identité tibétaine. Pendant une petite demi-heure, deux à trois cents moines scandent des slogans. Des pierres visent les commerces et des restaurants chinois, musulmans, mais aussi tibétains. La tactique chinoise de division semble porter ses fruits.

Diviser pour mieux régner

Sur la frange Nord-Est de l'espace tibétain, Langmusi est à la jonction des provinces du Gansu et du Sichuan. Au milieu, coule la rivière appelée Dragon-blanc. Deux rives, deux provinces, deux monastères : Taktsang Lhamo, 700 moines côté Sichuan ; et Sertri, 300 moines, côté Gansu.

Tous deux appartiennent à l'ordre dominant du bouddhisme tibétain, les Gelugpa – ces "bonnets jaunes" qui ont à leur tête le dalaï-lama. Pourtant, ils ne sont pas à la même enseigne. Depuis la fameuse manif, Taktsang Lhamo est bouclé par les militaires, les moines interdits de sortie, l'école dépendant du monastère fermée.

Sur la rive d'en face, en revanche, Sertri ne semble pas le moins du monde inquiété. Pourquoi ce traitement de faveur ? Un vieux Tibétain finit par lâcher avec mépris : "Ceux d'en face sont devenus des Chinois. Ils adorent le Parti communiste et, pour lui plaire, ils se livrent à un culte très spécial". Quel culte ? Impossible de lui faire prononcer le nom de la divinité. A force d'insistance, il accepte finalement de le révéler par écrit : il s'agit de "Shugden".

Shugden, une des nombreuses "divinités protectrices" du bouddhisme tibétain. Mais qui alimente depuis des siècles une obscure controverse religieuse interne aux Gelugpas. Bienveillante pour ses adeptes, terrifiante et néfaste pour ses détracteurs, son culte a été formellement interdit par le dalaï-lama en 1995. Depuis, certains dignitaires gelugpa, inébranlables shugdénistes, sont en révolte ouverte contre leur chef spirituel.

Pourquoi avoir excommunié cette déité ? "La pratique de Shugden nuit à ma propre santé et est contraire aux intérêts du Tibet et des Tibétains", accuse le dalaï-lama. Les shugdénistes, affirme-t-il, mettent leur divinité au-dessus du Bouddha, et leur secte au-dessus de la nation tibétaine. Un culte maléfique donc, qui sape à la fois la religion et l'unité nationale.

Une secte gelugpa contre le pape gelugpa, quelle aubaine pour les Chinois ! Shugden a tout pour devenir la divinité la plus chouchoutée par le pouvoir. C'est ainsi que l'on a vu des litiges entre obédiences opposées se conclure en faveur du faux Bouddha, des monastères confisqués pour être confiés à des dignitaires shugdénistes.

A Langmusi aussi, la machine à diviser le clergé tourne à plein. "L'année dernière, le gouvernement a alloué aux shugdénistes de Sertri 70.000 yuans (7.000 euros) pour la construction d'un nouveau temple. De plus, on leur distribue chaque année du charbon pour l'hiver. On dit même que chaque moine reçoit 400 yuans par mois..."

On aurait tort cependant de croire que les fidèles qui font leurs dévotions à Sertri soient opposés au dalaï-lama. Ici, personne ne l'est. Pourquoi alors brûler quotidiennement de l'encens à Shugden ? "Pour obtenir ses faveurs et sa protection", répondent les pèlerins, peu au fait de ces controverses ésotériques.

La tactique chinoise consiste à s'appuyer sur ses propres réincarnations de haut rang appelées en tibétain les tulku. Choisis par le gouvernement et non, comme la tradition l'exige, par d'autres lamas, ces nombreux faux-tulkus à la solde du pouvoir s'activent à diffuser le culte de Shugden parmi la population.

L'heure de la répression

Après la manifestation du 15 mars, un calme de plomb était retombé sur Langmusi. Chacun restait cloîtré chez soi, la peur au ventre. Les rares boutiques d'alimentation n'étaient plus approvisionnées. Rues désertes, silence total, un véritable village fantôme. Pour décourager toute amorce de révolte, le bureau de la sécurité publique se contentait d'intimider les moines. Leurs empreintes furent prises. Ces derniers s'engagèrent à rester tranquilles à la condition que personne ne soit arrêté.

"La police ne cesse de faire pression sur les moines, témoigne un professeur tibétain, contraint de rester dans son école dans l'enceinte du monastère. Des réunions sont organisées chaque jour pour que les 'meneurs' soient dénoncés. L'abbé du monastère, qui est un tulku respecté, s'est déclaré coupable. Il s'accuse de ne pas avoir su retenir les moines. Si on doit punir quelqu'un, c'est lui. Mais les policiers refusent de l'arrêter – craignant peut-être de nouvelles protestations – et continuent de chercher les 'vrais' instigateurs. Comme personne ne s'est rendu, la police menace de venir la nuit pour rafler des moines au hasard. C'est une véritable torture morale".

Mais le week-end dernier, stupeur à Langmusi. En une nuit, plus de 1.000 militaires sont venus doubler la population du bourg. Dimanche 30 mars, le monastère de Geerdeng est envahi et plus de 18 moines sont arrêtés. Apparemment choisis au hasard, car la plupart d'entre eux ne se trouvent pas sur les lieux lorsque la révolte éclate. Tous les ordinateurs et téléphones portables sont confisqués. Puis, de nouveau, le calme. Le monastère est transformé en prison religieuse d'où nul moine ne peut désormais plus sortir. Les offices religieux sont bannis.

Langmusi a maintenant retrouvé sa population initiale, ou presque. Les grands hôtels du village affichent tous complet car les camions militaires sont repartis en laissant derrière eux quelques centaines de soldats chinois. Ironie du sort, la plupart des hôtels dans lesquels ils logent appartiennent à des moines...

Le pire à venir

Mais le pire est sans doute à venir. La "lutte à mort contre les forces de l'indépendance du Tibet" ne commencera qu'après les Jeux, lorsque les regards du monde se seront détournés. En attendant, la plupart des Tibétains se bercent d'illusions. "Il paraît que les Etats-Unis sont prêts à boycotter les JO ! Enfin on nous soutient!", se réjouit un Tibétain les yeux pleins d'espoir.

Pendant ce temps, sur les chaînes chinoises circulent des images accusatrices qui montrent des Tibétains s'en prenant à des Chinois, les frappant féroceement avec des pierres et des bâtons, détruisant les devantures, mettant le feu aux magasins. Le message est sans équivoque : les Tibétains sont un ramassis de hooligans en proie à l'ivresse de la violence. Un peuple de barbares qu'il convient de mater. Pas une allusion, bien entendu, à tout ce qu'ils subissent depuis 50 ans, à la colère trop longtemps retenue. Le coeur du dalaï lama a dû se briser en visionnant ces images.

Mais la révolte coûte extrêmement cher. Tous les Tibétains le savent, c'est la prison à vie ou la condamnation à mort qui attend les insurgés. Ou bien, ils disparaissent brusquement, et les familles ont beau se démener, on ne les retrouve jamais.

Mélanie C.

Le Tibet historique était bien plus grand que le territoire qu'il recouvre aujourd'hui. Avant 1950, il incluait trois provinces : l'Amdo, le Kham et l'U-Tsang.